

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot
Téléphone : GUT. 02-71. BERG. 40-51
Après minuit : GUT. 59-52

Directeur :
GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An 18 fr. 6 Mois 9 fr. 3 Mois 4 fr. 50 1 MOIS 1 fr. 50

« Les oreilles ennemies vous écoutent ! »

Oui, mais... autant d'oreilles, autant de mains.

Les mains ennemies

Non, certainement, il ne faut pas voir des espions partout. Il faut simplement les chercher partout où il peut y en avoir, et il est inconcevable qu'il y en ait encore dans beaucoup d'endroits.

Magnanimité ? Candeur ? Incertitude ? Le certain est que nous témoignons trop de mansuétude à l'égard de métèques ou d'« aubains », comme disaient nos pères. Toutes les autorités responsables protestent à l'envi qu'ils sont tous plus blancs que neige, et, lorsqu'il se produit une catastrophe comme celle d'hier, le premier mot qui sort de leurs bouches officielles est toujours celui-ci : « Bien entendu, nous commençons par écarter l'hypothèse de la malveillance. »

On nous a déjà dit cela pour l'incendie des usines Stern-Sonneborn et Pantin (le premier coup de ciseau d'Anastasia dans le premier numéro de l'Œuvre fut pour retrancher une phrase où un de nos collaborateurs s'était permis de supposer que les Boches n'étaient peut-être pas absolument étrangers au ministère). On nous a interdit le même soupçon pour l'explosion de la rue de Tolbiac, et l'on va sans doute donner la même consigne à la presse pour l'explosion de Saint-Denis. Déjà, prévenant toute enquête, l'officieux Temps s'empresse de nous dire hier soir : « Les causes de l'explosion paraissent être soit à une imprudence, soit à un épouvantable hasard. » Qu'est-ce que le Temps peut en savoir ? Et s'il hésite entre deux hypothèses, pourquoi s'en tenir à ces deux-
Gustave Téry

Mieux vaut, en pareille matière, pécher par excès de méfiance que par excès de confiance. Et, avec ou sans l'agrément de la censure, l'Œuvre n'omettra pas cette occasion nouvelle d'observer que ceux qui semblent nous gouverner font trop souvent la partie trop belle aux agents du Kaiser. Les Austro-Boches naturalisés, que leur naturalisation soit d'hier ou d'avant-hier, continueront à nous paraître suspects tant que la guerre ne sera pas finie. Si la présence des Allemands à Noyon nous est insupportable, leur présence à Paris ne nous est pas moins odieuse ; et, retournant le mot célèbre, j'avoue franchement qu'à cette heure j'aimerais voir molester dix Boches innocents, — si tant est qu'il y en ait d'innocents, — que d'en voir échapper un qui soit coupable.

Ne dites pas surtout que celui-ci ou celui-là nous a donné des gages en nous donnant son rejeton, qui a revêtu l'uniforme français. S'ils ont leur fils à l'armée, ils n'en sont que plus alarmants.

J'ai trouvé l'autre soir un savant naturaliste planté devant le fameux écriteau : « Taisez-vous ! Méfiez-vous ! Les oreilles ennemies vous écoutent. » Et, raisonnant tout comme Cuvier, le savant naturaliste a risqué cette induction : « Ne pensez-vous pas que ceux qui ont des oreilles pourraient bien avoir aussi des mains ? »

Si je le pense ! Je commence même à croire qu'ils savent s'en servir...

Propos d'un grincheux

QUAND ?

M. Gaudin de Villaine a déposé une demande d'interpellation sur l'espionnage en France et particulièrement à Paris. Le président du Sénat l'a annoncé à l'Assemblée, et il a, selon la coutume, ajouté : « La fixation de la date sera faite en présence du ministre intéressé. » Me sera-t-il permis de souhaiter que le ministre intéressé veuille bien donner sa présence le plus tôt possible, et que la date choisie soit prochaine ?

Il est beau d'écrire dans les tramways : « Méfiez-vous ! » Mais les secrets qu'il importe de cacher aux ennemis n'habitent pas seulement ces véhicules. Et les espions, finclins du moins à le croire, ne se contentent pas de rapporter ce qu'ils entendent dans les transports en commun. Le garçon d'hôtel Metz, dont je vous parlais l'autre jour, ne sort guère. Et le baron Pawell est à Biarritz. Et tel autre, dont je ne sais pas le nom, nous observe à loisir, moyennant qu'il ait dans sa poche une signature de commissaire.

Les commissaires ont donné beaucoup de signatures. Beaucoup trop. Il est temps de lutter contre l'espionnage autrement que par des affiches. Supposons qu'à partir de ce matin tous les voyageurs ferment la bouche. L'espionnage sera-t-il anéanti ? N'en croyez rien. Le public paie une police. Ce n'est pas pour s'entendre prier de faire sa police lui-même. Et si M. Gaudin de Villaine a un dossier sur l'espionnage, personne ne comprendrait qu'on ne lui demandât pas de l'avoir sans retard.

Il est vrai que M. Gaudin de Villaine n'appartient pas aux groupes de gauche...
Albert Savarus

La grande colère du cousin Pons

Tel le père Duchesne, le cousin Pons est b.....ment en colère. Il y a de quoi. Mort depuis longtemps, puisque Balzac lui attribuait 60 ans en 1844, le cousin Pons, vous le savez, ressuscite bi-mensuellement par la plume de notre confrère Pierre Soulaire.

Ce doux collectionneur, qui craignait pour son cher petit musée jusqu'aux indiscretions de sa portière, vient d'être menacé de voir l'Etat inventorier ses collections.

Il s'agit de taxer tous les objets d'art. Le cousin Pons proteste véhémentement. Il semble bien, entre autres arguments, qu'il ait raison quand il craint qu'une loi taxant les tableaux, pastels, statues, objets anciens, meubles d'autrefois, n'institue en réalité une prime au truquage.

Qui taxera ? Le sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts qui sera M. Honorat ou M. Perreau-Pradier.

Que taxeront-ils ? Des objets rigoureusement authentiques. Quoique contents au delà de toute expression, ils pourraient se tromper, même ou surtout s'ils s'entourent d'experts qui sont toujours des marchands d'antiquités ou de tableaux.

Un truquage taxé passera aussitôt au grade d'objet authentique. Il vaudrait cent francs. Taxé, il vaudra cent mille francs. La douane américaine a ainsi décuplé la valeur d'un faux Rembrandt en infligeant une amende à son importateur.

Les objets truqués, les croûtes à fausse signature se présenteront d'eux-mêmes à la taxe, et l'Etat enchanté encaissera.

L'objet authentique se cachera, car la taxe n'augmentera pas sa valeur. Il risque même de se diminuer en se laissant inscrire parmi tant de navets taxés.

Mais M. Honorat ou M. Perreau-Pradier fera appel aux plus hautes compétences officielles et administratives !

Et c'est bien là le danger ! On risque ainsi d'authentifier définitivement la tiare de Saitapharnes.

Et l'on conçoit, à la rigueur, l'inquiétude du cousin Pons.

L'Ouvrier

L'ŒUVRE

DIT

CE QUE

PENSE

TOUT

HAUT

LE MONDE

BAS

Les Communiqués

15 heures

Le bombardement, qui s'est maintenu assez actif au cours de la nuit dans les différents secteurs de la région de Verdun, n'a été suivi d'aucune action d'infanterie ennemie.

Aux Eparges, nous avons empêché l'ennemi d'occuper un entonnoir produit par l'explosion d'une de ses mines. Rien à signaler sur le reste du front en dehors de la canonnade habituelle.

23 heures

En Artois, une attaque de l'ennemi pour nous chasser de l'entonnoir que nous occupions près du chemin de Neuville à La Folie a été repoussée.

En Argonne, nous avons canonné, dans la région sud-est de Vauquois, les organisations allemandes et démolé plusieurs abris.

Dans la région de Verdun, canonnade très violente toute la journée sur la rive gauche de la Meuse, à la cote 304 et à la cote de l'Oie. Sur la rive droite, l'ennemi, après un bombardement intense dirigé sur le bois d'Haudromont, est de la côte du Poivre, a lancé contre nos positions une attaque qui a été arrêtée par notre feu de mitrailleuses et d'infanterie. Dans la matinée, les Allemands avaient réussi à reprendre pied dans le village de Douaumont, d'où nous les avons chassés hier soir par une contre-attaque. La lutte continue acharnée, avec des alternatives d'avance et de recul, pour la possession du village.

En Woëvre, activité moyenne des deux artilleries.

En Lorraine, dans la région des étangs de Thierville, après une préparation d'artillerie, nous avons enlevé plusieurs éléments de tranchée ennemie. Une soixantaine de prisonniers dont un officier, deux mitrailleuses et un lance-bombes sont restés entre nos mains.

Deux opinions

Chaque jour, mon ami vient. Il me parle de la guerre, bien entendu.

Hier, il débordait d'optimisme, parce que l'attaque contre Verdun diminuait d'intensité.

— Ah ! les tranchées, me dit-il, il n'y a que ça ! derrière elles, nous sommes inexpugnables. Sans doute, les hasards d'un combat heureux pourront permettre à l'ennemi d'y faire quelque petite brèche, par endroits ; mais nos lignes sont doubles, triples, quintuples, et il ne les forcera jamais, malgré les monceaux de cadavres qu'il y accumulera. Oui, vraiment, je crois à l'invulnérabilité des fronts et, dans cette lutte du trou contre l'obus, c'est le trou qui restera victorieux.

Je félicitai mon ami de son moral excellent ; de crainte de le diminuer, je m'abstins de lui faire remarquer que la

UNE CATASTROPHE A SAINT-DENIS

Le fort de la Double-Couronne saute. -- Nombreux morts et blessés.

Un terrible accident s'est produit hier à Saint-Denis.

Les réserves de grenades et d'obus emmagasinées dans les souterrains de la courtine droite du fort de la Double-Couronne ont sauté, à la suite d'une maladresse qui coûta la vie à ses auteurs présumés et à beaucoup d'autres personnes. Ce fort, transformé en poudrière d'Etat, est situé au nord, à l'extrémité de la cité dionysienne, dans le prolongement de la rue de Paris, à l'angle des routes de Gonesse, de Pierrefitte et d'Epigny. La violence de l'explosion fut telle que le bâtiment se trouva entièrement démolí et que, dans un rayon de cinq cents mètres, les maisons eurent les unes leur toiture percée, les autres leurs murs crevés et toutes leurs vitres brisées.

Il était exactement 9 h. 24 lorsque l'accident a eu lieu. Des soldats étaient occupés à l'intérieur de la courtine à placer des grenades dans des caisses. Faisaient-ils ce dangereux travail de manipulation avec toute la prudence et le soin nécessaires ? L'une des caisses bascula, croit-on, et vint heurter le sol avec son contenu qui explosa aussitôt en faisant sauter les munitions accumulées dans ce dépôt.

Le bruit fut formidable et les dégâts sont très importants. Tout le monde à Saint-Denis avait cru, comme à Paris, à une incursion d'un zeppelin. C'est seulement en voyant parmi les projectiles lancés de tous côtés des pierres énormes parmi la mitraille qu'ils se rendirent compte de leur erreur. De tous côtés, d'ailleurs, on courrait bientôt pour porter secours aux victimes, mais pour beaucoup déjà, il était trop tard.

valeur du trou dépendait beaucoup de celle de son défenseur. Il faut, en effet, un rude courage pour rester, sans faiblir, dans ces terres bouleversées par les obus, enseveli sous les éboulements, asphyxié par la chimie boche. Il en faut encore un plus grand quand, derrière soi, on sent une artillerie impuissante à faire taire celle de l'ennemi.

Mon ami est revenu ce matin ; mais, cette fois, désolant de pessimisme : sur la pente nord du plateau de Douaumont, dont le fort est déjà entre les mains des Allemands, est accroché le hameau du même nom. Là on s'est battu, comme sur les autres points du front : nous avons cédé le bas, mais nous restons en haut.

— C'est trop fort ! clame-t-il. Nous restons passifs et inertes partout. Pourquoi ne pas imiter nos ennemis ? Tandis qu'ils ont réuni des forces considérables contre Verdun — au détriment certainement des autres parties du front — rendons-leur donc la pareille ailleurs.

Aussitôt, il me développe son plan : une percée en Artois, accomplie par les Anglais ; Lille repris ; notre armée de Champagne se rabattant sur la Meuse et prenant le kronprinz à dos ; que sais-je encore ?

— C'est fort bien, lui ai-je répondu, mais vous oubliez m'avoir dit hier que votre front était inviolable. Vous admettiez que nos retranchements contiendraient toutes les attaques de l'ennemi. Ne pensez-vous pas que les siens, qui sont pareils, pourront arrêter tout aussi bien les nôtres ? Quant à imaginer que l'état-major allemand a dégariné son front sur les autres points, au delà de toute prudence, gardez-vous-en bien. Les réserves appelées à Verdun ont été fournies par des divisions au repos depuis longtemps, et alimentées par des blessés guéris et par la classe 1916 qui vient d'entrer en lice.

« Vous tirez argument des monceaux de cadavres accumulés sur les pentes de la côte du Poivre et accrochés aux fils de fer de Douaumont pour nier la possibilité d'une trouée allemande. Songez-vous à l'hécatombe qu'exigerait la trouée française, pour un résultat aussi problématique ? »

— Mais alors, vous êtes désespérant, me dit mon interlocuteur. Cela ne finira pas, nous ne repousserons jamais l'envahisseur !

— Pardon, nous le repousserons, le moment venu. Ce moment dépendra des hommes et des circonstances. Il viendra peut-être dans plusieurs mois, peut-être demain. Mais, avant de songer à détruire l'édifice adverse, il faut d'abord consolider le sien. Or, à Verdun, une petite fissure s'est produite. Consolidons-la. On verra après.

Général Verraux

Les Boches à Barcelone

Les usines de nos amis n'ont pas de chance !

Depuis quelques mois, il y a eu des incendies à Barcelone, ville où il n'y en avait jamais avant la guerre. Un incendie d'une violence particulière vient de détruire les magasins d'équipements militaires de la fabrique Hijos de Ramon Sabala. Cette maison avait toujours réussi à travailler pour les Allemands et, dans le haut commerce barcelonais, elle représentait l'élément francophile. Parmi les caisses d'équipements détruites, on compte un lot destiné à la France d'une valeur de 100 à 110.000 francs.

En deux mois, c'est le cinquième incendie qui éclate chez des industriels travaillant pour les Alliés. En outre, des mouvements ouvriers ont été suscités récemment dans les maisons dirigées par des commerçants ou des industriels francophiles.

À la sortie des usines, comme chez nous, tous les ouvriers et employés de ces maisons sont accablés de brochures, tracts, factums et feuilles volantes provenant de prétendues associations sociales ou pacifistes. Tous ces papiers sont d'accord pour affirmer que le meilleur moyen de servir la cause de l'humanité est de faire finir la guerre c'est de refuser de travailler pour les Alliés.

Dependant que les verreries fabriquant des lunettes sont tenues à l'écart de cette propagande, une tentative boche a aussi à déboucher le personnel d'une verrerie qui fournissait les bonnes lunettes destinées aux acides expédiés en France.

Le consulat d'Italie qui possède un attaché naval et un attaché commercial est activement aidé de la partie francophile de Barcelone ont pourtant obtenu déjà d'excellents résultats. Ils ont fait arrêter un nommé Heinrich Muller qui se livrait à la confection de faux passeports italiens à l'usage des espions allemands.

Le récent voyage de la délégation espagnole à Perpignan a soulevé la colère des Allemands et M. Muller, consul général d'Allemagne, fait circuler des listes de protestation.

Le coût de la vie atteint à Barcelone

des prix inconnus jusqu'à aujourd'hui. On paie les charbons anglais :

Cardiff	115 pesetas
Newcastle	110 —
Glasgow	112 —
Les briquettes..	115 —

Le gouvernement a eu l'idée d'acheter les navires allemands ou autrichiens immobilisés dans les ports, de débarquer les équipages, de les remplacer par des équipages espagnols et de remédier ainsi par une flotte marchande espagnole à la crise des transports. Or, ce ne sont pas les consuls alliés qui ont géré cette opération, ce sont les Boches qui réclament de leurs bateaux des prix de beaucoup supérieurs à leur valeur, et posent, au sujet des équipages, des conditions que ni l'Espagne, ni les Alliés ne peuvent concevoir.

Importance de la prise de Bitlis

Pétrograd, 4 mars. — On annonce que deux divisions turques renforcées des troupes qui se sont enfuies d'Erzeroum opèrent contre les Russes sur la ligne Mouch-Bitlis-Van.

Avec l'occupation de Bitlis, toute la région de Van passe aux mains des Russes et en même temps ce succès coupe en deux les forces turques qui opèrent les unes dans la région de Mouch, les autres dans la région du lac d'Ourmia.

La prise de Bitlis, après celle d'Erzeroum, enfonce pour la seconde fois le front turc. Les renforts turcs venant de Mésopotamie seront forcés maintenant de faire un détour et de chercher une nouvelle voie pour rallier la troisième armée turque.

Bâle, 4 mars. — Commentent la situation militaire en Asie-Mineure, la Nationale Zeitung de Bâle croit que les armées turques devront abandonner de grands territoires pour pouvoir faire face à l'avance concentrée des forces anglo-russes. Il serait possible aux Turcs de rétablir leur situation critique, par des contre-attaques énergiques ; mais le même journal dit qu'il leur sera impossible d'amener assez rapidement les renforts nécessaires sur les points menacés, vu le manque absolu de communications. Des décisions importantes sont imminentes : seulement, maintenant les succès russes en Arménie commencent à faire voir l'importance de l'abandon de grands territoires et de Bagdad, ce qui mettra nécessairement le gouvernement turc aux prises avec de grandes difficultés politiques intérieures.

Pierre de trois cents kilos a démolie la chaudière, et un autre projectile aussi pesant a ravagé l'atelier d'essayage. Le poste de police est tout bouleversé et sans toiture. Par un bienheureux hasard, il était vide au moment de la catastrophe. Cinq minutes avant, un habitant était venu réquisitionner les agents pour un incident en ville. La ferme du Barrage est pareillement démolie. Son propriétaire, M. Baully, a été coupé en deux. Il venait de perdre sa femme et d'avoir ses deux fils tués à la guerre. Dans une fabrique de cartonnages, le patron a été blessé ainsi que plusieurs de ses ouvrières. Beaucoup plus, loin, au 147 bis de la rue de Paris, une boulangerie a eu sa devanture défoncée.

Le tramway T. 209, de la ligne Stains-Saint-Denis, qui avait deux minutes de retard, passait route de Gonesse quand la catastrophe a eu lieu. Une grosse pierre a traversé le plafond et est venue s'abattre sur le conducteur qui a été littéralement écrasé. Les trente-deux voyageurs qui avaient pris place à l'intérieur du véhicule ont été tués ou blessés par des pierres et de la mitraille. L'automobile de livraison d'un grand magasin fut renversée et les deux hommes qui la conduisaient sont morts pendant leur transport à l'hôpital. Un taxi-auto est encore là, renversé, ainsi que des voitures dont les roues ont été arrachées et les chevaux tués. La mairie de Saint-Denis n'a pas souffert de l'explosion, si ce n'est que ses vitres ont été brisées comme celles des autres immeubles. Par contre, à une distance assez éloignée, place de la Caserne, un garde-voie a été tué dans sa guérite.

Les victimes

A combien s'élève le nombre des victimes ? On ne saurait le préciser exactement, car le fort est loin d'être déblayé et on compte déjà une cinquantaine de morts et près de trois cents blessés. Les corps ont été déposés dans une grande transformée en dépôt mortuaire, et plusieurs parmi les civils ont été reconnus et mis en bière en présence du commissaire. Ce sont MM. Baully, Foch, Emile Raynard, Alex et Mme Debeaumont.

En outre des blessés qui ont été transportés dans les hôpitaux de Paris, voici quelques noms de personnes soignées à l'hôpital de Saint-Denis :

Mme Gaillet, MM. Gosse Julien, Guillaume, Gaston, Bacon Georges, Dumontier Henri, Hennequin ; Mmes veuve Dubrenil, Sommer, Blanchard, Bosquier, Plot, Milles Allegrain, Fauquet, MM. Zetmin, Stoffler, Zourter, Roatte, Franceschini, Delahre, Coias, Lejean, Debeaumont, Barbet.

Tandis qu'on procédait au déblaiement des décombres, de nombreuses visites ont été faites, le matin et l'après-midi, par des personnages officiels. Le président de la République, le ministre de l'intérieur, les préfets de la Seine et de police, le directeur de la Sûreté générale, le président du Conseil municipal, les généraux Clergerie, Galopin et Parreau, du gouvernement militaire de Paris, se sont rendus au chevet des blessés et ont examiné l'importance des dégâts matériels de la catastrophe.

Les responsabilités

Il est difficile d'établir dès aujourd'hui les causes de la catastrophe et d'en fixer les responsabilités. Les malheureux hommes de corvée qui travaillaient dans la casemate au moment où l'explosion s'est produite et qui, seuls, auraient pu nous fournir quelques explications, sont demeurés sous les décombres.

Sans oser l'affirmer bien fort, les « officiels » supposent qu'une grenade aura éclaté pendant le chargement d'une caisse, entraînant l'explosion d'un nombre considérable de bombes et de grenades emmagasinées là.

C'est évidemment une explication, et qui est plausible. Mais ce n'est pas une justification. Il y a quelques mois, pour la catastrophe de la rue de Tolbiac, on avait dit qu'elle était due à la chute d'une caisse remplie d'explosifs. Aujourd'hui, on parle de l'éclatement d'une grenade. Or, une grenade n'éclate généralement pas toute seule. Il faut donc admettre pour les deux catastrophes une singulière imprudence dans le maniement des objets dangereux dont il s'agit, et une brutalité de mouvements dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est, en la circonstance, tout simplement criminelle.

Devons-nous nous en étonner outre mesure ? Les corvées sont assurées, chaque jour, pour la manutention et le transport des munitions, par des hommes — jamais les mêmes, d'ailleurs — du camp retranché, pour la plupart auxiliaires ou engagés spéciaux, désignés au hasard et sans qu'on ait tenu compte, ni de leurs connaissances professionnelles, ni de leurs facultés physiques, ni des garanties morales qu'ils pouvaient offrir.

Tous les matins, des hommes de corvée viennent accomplir le besogne. Ils préparent les caisses et les transportent au dehors, où des automobiles en prennent livraison. Quels sont ces hommes ? Nous avons pu en interroger deux qui ont échappé à la catastrophe : l'un est coiffeur ; l'autre, instituteur libre. « Parfois, nous ont-ils déclaré, le fardeau est trop lourd. Alors, des accros se produisent, des caisses basculent et tombent. C'est miracle qu'on n'ait pas à déplorer plus d'accidents. Que voulez-vous ? Nous faisons de notre mieux, tous, tant que nous sommes. Ça n'est pas de notre faute si nous ne sommes pas tous des « costauds » et si nous ne savons pas transporter des caisses ! »

Un officier, qui se trouvait sur les lieux en même temps que nous, confiait à un de ses amis que le commandant de la place de Saint-Denis avait, à plusieurs reprises, protesté contre l'accumulation d'une telle quantité d'explosifs à proximité d'un centre aussi important. Le résultat de ses plaintes fut qu'on agrandit le dépôt et qu'on y augmenta les provisions d'explosifs.

Il ne manque pourtant pas, par delà la Double-Couronne, de terrains vagues où l'installation de la poudrière eût présenté moins de dangers que cette casemate située à vingt mètres à peine d'une agglomération extrêmement dense, tout près d'une usine dont la production nous est aujourd'hui précieuse, d'un dépôt de tramways et de nombreuses maisons ouvrières.

Un caporal et quatre hommes étaient chargés de garder l'entrée de la poudrière. Il paraît que la surveillance s'y exerçait rigoureusement, et nous n'en doutons pas. Un civil n'aurait certainement pas pu y pénétrer.

Il faut que l'enquête — ouverte selon l'usage — aboutisse cette fois à un résultat, sinon à des sanctions.

Hors d'Œuvre

Vœux de guerre

On a beaucoup parlé de diverses ligues contre les embusqués, qui ont eu pour résultat de faire prendre de l'exercice à beaucoup de vieux messieurs, de donner un exutoire à l'indignation d'un grand nombre de vieilles dames et une issue à la loquacité d'un tas de concierges que les vieux messieurs et les vieilles dames ont été interviewer.

Voici que ces ligues reçoivent aujourd'hui une aide puissante de la part d'un groupement auxiliaire récemment créé.

Ce groupement est composé de jeunes filles parisiennes qui, en entrant dans la ligue, prononcent le serment suivant :

« Nous, jeunes filles françaises, déclarons lâche envers la patrie tout jeune homme embusqué. En conséquence, nous nous engageons formellement à n'épouser sous aucun prétexte un de ces embusqués. Tout prétendant à notre main aura à subir une enquête et les renseignements les plus sérieux seront exigés sur ses attributions pendant la guerre. »

Naïves enfants !

Alors, vous croyez qu'un embusqué se reconnaît aussi facilement ? Alors que, pendant la guerre, aucune force humaine ou divine n'a pu débiter aucun embusqué vraiment digne de ce nom, vous vous imaginez qu'une fois la paix signée, par la seule vertu des renseignements matrimoniaux, vous pourrez condamner à la honte, au désespoir et au célibat ceux qui ont esquivé leurs devoirs ?

Non, mesdemoiselles !

Les embusqués sont des malins. Ils ont trouvé moyen de rester au chaud pendant que les camarades marinaient dans les tranchées ; ils ont trouvé moyen d'engraisser pendant que les braves laissaient leurs membres sur le champ de bataille ; ils ont parfois trouvé moyen d'attraper la croix de guerre pendant que les maladroits attrapaient de la vermine et des balles dans la peau.

Vous verrez qu'après la guerre, ils trouveront moyen d'épouser les plus jolies filles et les plus riches héritières. Vous verrez qu'au dîner de noces ils raconteront, au milieu de l'admiration universelle, comment ils ont capturé les canons allemands exposés aux Invalides... même ceux qui datent de Napoléon I^{er}.

ZETTE.

Neutralité

Rio de Janeiro, 29 février. — Les fêtes du Carnaval s'annoncent très brillantes, malgré les grandes difficultés éprouvées par les sociétés carnavalesques pour trouver les fonds nécessaires à l'organisation de leurs cortèges.

La police a examiné tous les chars critiques des différentes sociétés ; elle en a interdit quelques-uns, qu'elle jugeait offensants pour les nations belligérantes.

M. Luiz Lourenço, Brésilien résidant dans l'Etat de Rio Grande do Sul, vient d'inventer un projecteur capable de provoquer des incendies et des explosions à 3.000 mètres de distance, par la puissance de ses rayons.

Dans une expérience faite à Rio Grande, l'inventeur a pu carboniser complètement un chien à 30 mètres de distance.

Deux chevaux qui se trouvaient à 50 mètres ont été horriblement brûlés.

Ce projecteur est surtout destiné à provoquer l'incendie et l'explosion des dépôts de munitions, de matières inflammables, des mines, etc.

Ces deux nouvelles nous prouvent qu'on sait encore s'amuser au Brésil.

L'Actualité

L'Explosion de la Poudrière

Il y avait une heure que je dormais ; il était quatre heures du matin. Tout à coup, mes deux fenêtres s'ouvrirent à la fois, et toutes leurs vitres cassées tombèrent dans ma chambre avec un petit bruit argenté fort joli à entendre. J'ouvris les yeux, et je vis une fumée blanche qui entra doucement chez moi et venait jusqu'à mon lit en formant mille couronnes. Je me mis à la considérer avec des regards un peu surpris et je la reconnus aussi vite à sa couleur qu'à son odeur. Je courus à la fenêtre. Le jour commençait à poindre et éclairait de leurs tendres tout ce vieux château immobile et silencieux encore, et qui semblait dans la stupeur du premier coup qu'il venait de recevoir. Je n'y vis rien remuer. Seulement le vieux grenadier placé sur le rempart, et enfilé à un verrou, selon l'usage, se promenait très vite, l'arme au bras, en regardant du côté des cours. Il allait comme un lion dans sa cage.

Tout se taisant encore, je commençais à croire qu'un essai d'armes fait dans les fossés avait été cause de cette commotion, lorsqu'une explosion plus violente se fit entendre. Je vis naître en même temps un soleil qui n'était pas celui du ciel, et qui se levait sur la dernière tour du côté du bois. Ses rayons étaient rouges, et, à l'extrémité de chacun d'eux, il y avait un obus qui éclatait, devant eux, un brouillard de poudre. Cette fois, le donjon, les casernes, les tours, les remparts, les villages et les bois tremblèrent et parurent glisser de gauche à droite et revenir comme un tiroir ouvert et refermé sur-le-champ. Je compris en ce moment les tremblements de terre. Un cliquetis pareil à celui que feraient toutes les porcelaines de Sèvres jetées par la fenêtre me fit parfaitement comprendre que, de tous les vitraux de la chapelle, de toutes les glaces du château, de toutes les vitres des casernes et du bourg, il ne restait pas un morceau de verre attaché au mastic. La fumée blanche se dissipa en petites couronnes.

— La poudre est très bonne quand elle fait des couronnes comme celles-là, me dit Timoléon en entrant tout habillé et armé dans ma chambre.

— Il me semble, dis-je, que nous sautions.

— Je ne dis pas le contraire, me répondit-il froidement. Il n'y a rien à faire jusqu'à présent.

En trois minutes, je fus comme lui habillé et armé, et nous regardâmes en silence le silencieux château.

Tout d'un coup, vingt tambours battirent la générale ; les murailles sortaient de leur stupeur et de leur impassibilité et appelaient à leur secours. Les bras du pont-levis commencèrent à s'abaisser lentement et descendirent leurs pesantes chaînes sur l'autre bord du fossé ; c'était pour faire entrer les officiers et sortir les habitants. Nous courûmes à la herse : elle s'ouvrait pour recevoir les forts et rejeter les faibles.

Un singulier spectacle nous frappa : toutes les femmes se pressaient à la porte et, en même temps, tous les chevaux de la garnison. Par un juste instinct du danger, ils avaient rompu leurs

colliers à l'écurie ou renversé leurs cavaliers, et attendaient en piaffant que la campagne leur fût ouverte. Ils couraient par les cours, à travers les troupeaux de femmes, hennissant avec épouvante, la crinière hérissée, les narines ouvertes, les yeux rouges, se dressant debout contre les murs, respirant la poudre avec horreur, et cachant dans le sable leurs naseaux brûlés.

... En courant, je heurtai quelque chose qui faillit me faire tomber : c'était un pied humain. Je ne pus m'empêcher de m'arrêter à le regarder.

— Voilà comme votre pied sera tout à l'heure, me dit un officier en passant et en riant de tout son cœur.

Rien n'indiquait que ce pied eût jamais été chaussé. Il était comme embaumé et conservé à la manière des momies ; brisé à deux pouces au-dessus de la cheville, comme les pieds de statues en étude dans les ateliers ; poli, veiné comme du marbre noir, et n'ayant de rose que les ongles. Je n'avais pas le temps de le dessiner ; je continuai ma course jusqu'à la dernière cour, devant les casernes.

Là nous attendaient nos soldats. Dans leur première surprise, ils avaient cru le château attaqué, ils s'étaient jetés du lit au râtelier d'armes et s'étaient réunis dans la cour, la plupart en chemise, avec leur fusil au bras. Presque tous avaient les pieds ensanglantés et coupés par le verre brisé. Ils restaient muets et sans action devant un ennemi qui n'était pas un homme, et virent avec joie arriver leurs officiers.

Pour nous, ce fut au cratère même du volcan que nous courûmes. Il fumait encore, et une troisième éruption était imminente.

La petite tour de la poudrière était éventrée et, par ses flancs ouverts, on voyait une lente fumée s'élever en tournant.

Toute la poudre de la tourelle était-elle brûlée ? En restait-il assez pour nous enlever tous ? C'était la question. Mais il y en avait une autre qui n'était pas incertaine, c'est que tous les caissons de l'artillerie, chargés et entr'ouverts dans la cour voisine, sauteraient si une étincelle y arrivait, et que le donjon renfermant quatre cents milliers de poudre à canon, Vincennes, son bois, sa ville, sa campagne, et une partie du faubourg Saint-Antoine devaient faire jaillir ensemble les pierres, les branches, la terre, les toits et les têtes humaines des mieux attachées.

... Les pompes inondèrent la petite poudrière par la noire ouverture de sa poitrine ; elle était tendue de tous les côtés, elle se balançait deux fois en avant et en arrière, puis ouvrit ses flancs comme l'écorce d'un grand arbre, et, tombant à la renverse, découvrit une sorte de four noir et fumant où rien n'avait forme reconnaissable, où toute arme, tout projectile était réduit en poussière rougeâtre et grise, délayée dans une eau bouillante ; sortie de lave où le sang, le fer et le feu s'étaient confondus en mortier vivant, et qui s'élevait dans les cours en brûlant l'herbe sur son passage. C'était la fin du danger ; restait à se reconnaître et à se compter.

— On a dû entendre cela de Paris, me dit Timoléon en me serrant la main ; je vais lui écrire pour la rassurer. Il n'y a plus rien à faire ici.

Il ne parla plus à personne, et retourna dans notre petite maison blanche, aux volets verts, comme s'il fût revenu de la chasse.

Quand les périls sont passés, on les mesure et on les trouve grands. On s'estonne de sa fortune ; on pâlit de la peur qu'on aurait pu avoir ; on s'applaît de ne s'être laissé surprendre à aucune faiblesse et l'on sent une sorte d'effroi réfléchi et calculé auquel on n'avait pas songé dans l'action.

La poudre fait des prodiges incalculables, comme ceux de la foudre.

L'explosion avait fait des miracles, non pas de force, mais d'adresse. Elle paraissait avoir mesuré ses coups et choisi son but. Elle avait joué avec nous ; elle avait dit : « J'enlèverai ceci, mais non ceux-là qui sont auprès. Elle avait arraché de terre une arcade de pierres de taille, et l'avait envoyée toute entière avec sa forme sur le gazon, dans les champs, se coucher comme une ruine noircie par le temps. Elle avait enfoncé trois bombes à six pieds sous terre, broyé des pavés sous des boulets, brisé un canon de bronze par le mille jeté dans toutes les chambres toutes les fenêtres et toutes les portes, enlevé sur les toits les volets de la grande poudrière, sans un grain de sa poudre ; elle avait roulé dix grosses bornes de pierre comme les pions d'un échiquier renversé ; elle avait cassé les chaînes de fer qui les liaient, comme on casse des fils de soie, et en avait tordu les anneaux comme on tord le chanvre ; elle avait labouré sa cour avec les affûts brisés, et enfoncé dans les pierres les pyramides de boulets, et, sous le canon le plus prochain de la poudrière détruite, elle avait laissé vivre la poule blanche que nous avions remarquée la veille. Quant cette pauvre poule sortit paisiblement de son lit avec ses petits, les cris de joie de nos bons soldats l'accueillirent comme une ancienne amie, et ils se mirent à la caresser avec l'insouciance des enfants.

Elle tournait en caquetant, rassemblant ses petits et portant toujours son aigrette rouge et son collier d'argent. Elle avait l'air d'attendre le maître qui lui donnait à manger, et courait tout éfaré entre nos jambes, entourée de ses poussins. En la suivant, nous arrivâmes à quelque chose d'horrible.

Au pied de la chapelle étaient couchés la tête et la poitrine du pauvre adjudant, sans corps et sans bras. Le pied que j'avais heurté avec mon pied en arrivant, c'était le sien. Ce malheureux, sans doute, n'avait pas résisté au désir de visiter encore ses barils de poudre et de compter ses obus, et, soit le fer de ses boîtes, soit un caillou roulé, quelque chose, quelque mouvement avait tout enflammé.

Comme la pierre d'une fronde, sa tête avait été lancée avec sa poitrine sur le mur de l'église, à soixante pieds d'élévation, et la poudre dont ce buste éfroyable était imprégné avait gardé sa forme en traits durables sur le murail au pied de laquelle il retomba. Nous contemplâmes longtemps, et personne ne dit un mot de commiseration. Peut-être parce que le plaignre eût été à prendre soi-même en pitié pour avoir couru le même danger. Le chirurgien major, seulement, dit : « Il n'a pas souffert. »

En même temps, un jeune soldat, frais, rose et blond, se baissa pour passer à ce tronç enfumé sa cravate de sautoire :

— Elle est encore bien bonne, dit-il. C'était un honnête garçon de ma compagnie, nommé Muguet, qui avait deux chevrons sur le bras, point de scrupules de mélancolie, et au dévouement le meilleur fils du monde. Cela rompit nos idées.

Un grand fracas de chevaux nous vint enfin distraire. C'était le roi. Louis XVII venait en calèche remercier sa garde de lui avoir conservé ses vieux soldats et son vieux château. Il considéra long temps l'étrange lithographie de la muraille. Toutes les troupes étaient en bataille. Il éleva sa voix forte et claire pour demander au chef de bataillon quels officiers ou quels soldats s'étaient distingués.

— Tout le monde a fait son devoir ! répondit simplement M. de Poutanges, le plus chevaleresque et le plus aimable officier que j'aie connu, l'honneur du monde qui m'a le mieux donné l'idée de ce que pouvaient être dans leurs manières le duc de Lauzun et le chevalier de Grammont.

Là-dessus, au lieu d'une croix d'honneur, le roi ne tira de sa calèche que des rouleaux d'or qu'il donna à distribuer pour les soldats, et, traversant Vincennes, sortit par la porte du bois.

Les rangs étaient rompus, l'explosion oubliée ; personne ne songea à être mécontent et ne crut avoir mieux mérité qu'un autre. Au fait, c'était un équipage sauvant son navire pour se sauver lui-même, voilà tout. Cependant j'ai vu depuis de moindres bravoures se faire mieux valoir.

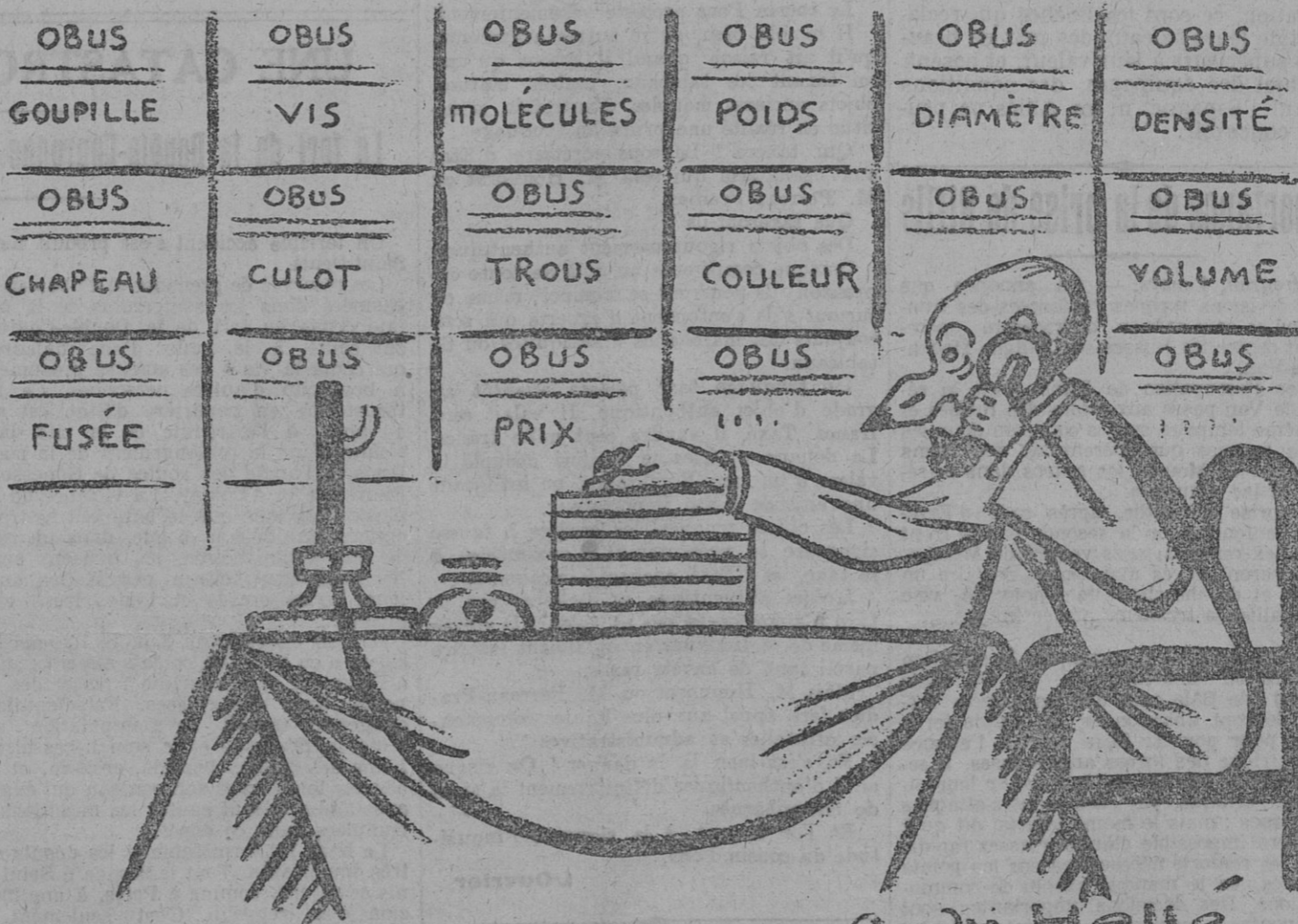
Je pensai à la famille du pauvre adjudant. Mais j'y pensai seul. En général, quand les princes passent quelque part, ils passent trop vite.

Alfred de Vigny

La Crise de l'essence

Légère amélioration : la Seine baisse et l'essence monte... ou, du moins, elle va monter. Deux péniches, portant un million de litres, deux cent mille bidons, étaient hier soir aux Andelys. On espère qu'elles pourront passer le pont ce matin et, comme elles emprunteront le canal de Saint-Denis, elles se rendront à Pantin, elles seront trois jours de plus en route. Peut-être l'autorité militaire, qui tire un si bon parti de la Seine, n'a-t-elle pas fait un saut à Rouen — s'adjugera-t-elle une partie de la cargaison de ces péniches.

Pendant la bataille



— Allo, père Plume, combien faut-il d'obus par pièce ?
— Je ne sais, monsieur Lebureau ; je sais seulement qu'ici nous avons mille cinquante pièces par obus.

DERNIÈRES NOUVELLES

Glozes allemandes sur Verdun

UN TARTARIN qui n'est pas de Tarascon

De Berlin à la Tribune de Genève :

« La presse allemande continue à publier des articles de ses envoyés spéciaux qui ont assisté aux luttes sanglantes de ces derniers jours autour de Verdun. Ils sont unanimes à déclarer que les difficultés auxquelles les troupes allemandes se sont heurtées étaient formidables. »

« Entre ces récits de guerre, il y a lieu de retenir celui du professeur Wegener, spécialiste en reportage de guerre : « J'ai parlé, dit-il, avec nos hommes qui, après les assauts de plusieurs jours, ont été retirés pour être envoyés au repos. »

« Le sourire aux lèvres, ils nous racontèrent qu'ils sont allés bien plus loin dans leurs assauts qu'ils ne leur avait été commandé. Ainsi, on leur avait ordonné à un moment donné de s'emparer d'une colline : au lieu d'en prendre une, ils en prirent trois à la fois », tout simplement. »

La Grèce et la bataille de Verdun

Enfants sublimes de la France

Athènes, 29 février. (Retardée dans la transmission.) — Tout le peuple hellène suit avec anxiété les péripéties de la bataille de Verdun et ne cache pas de quel côté vont ses vœux ardents.

Même les journaux opposés à l'Entente reconnaissent l'héroïque courage français. Le *Patris* écrit :

« En Grèce, nous faisons des vœux pour les enfants sublimes de la France qui tombent en défendant le sol sacré de leur patrie » et ajoute : « La Grèce a la conviction inébranlable que la victoire de la France garantira à l'humanité un avenir meilleur. »

La *Nea Hellas* dit : « Nous sommes convaincus que, si les Allemands avaient le dessus un sort malheureux serait réservé à l'hellénisme, tandis que la victoire de la France servira l'hellénisme et l'humanité. Toute notre admiration va à la vaillante armée française, protectrice des faibles. »

Les Autrichiens à Durazzo

A peine arrivés, ils installent des potences

Genève, 4 mars. — On mande de Vienne que les troupes autrichiennes qui ont occupé Durazzo et ses environs n'ont pas poussé plus avant vers le Sud. Elles se bornent à s'organiser sur leurs nouvelles positions. Quelques détachements d'Albanais, encadrés de sous-officiers autrichiens, se trouvent à une vingtaine de kilomètres de Durazzo, sur les bords du Skombi, où elles occupent le village de Pekinje.

De nombreux Albanais, attirés par la promesse d'une solde élevée, se sont joints aux troupes autrichiennes. Leur premier soin a été de procéder à un pillage méthodique des propriétés et des biens de tous les partisans d'Essad pacha, dont plusieurs, dénoncés aux autorités autrichiennes, ont été pendus aux gibets que les Autrichiens s'étaient empressés, dès leur entrée à Durazzo, de faire dresser, comme ils l'avaient fait à Cettigné, sur la grad'place de la ville.

Le Portugal contre l'Allemagne

Le Portugal ne cède pas

Lisbonne, 4 mars. — Le gouvernement portugais a répondu à la protestation adressée par l'Allemagne contre la saisie des navires allemands internés. Le sens de sa réponse est qu'il maintient entièrement son action à l'égard de ces navires.

La presse allemande, prévoyant cette attitude du gouvernement portugais, avait certifié d'avance que la satisfaction demandée serait refusée, que le Portugal se ferait quieter sa réponse par l'Angleterre, et qu'il regretterait plus tard, mais trop tard, son attitude malveillante envers l'Allemagne. Ces menaces n'ont pas produit le moindre effet.

L'assassinat du prince héritier de Turquie

Bucarest, 4 mars. — Le *Journal des Balkans* publie les renseignements donnés sur l'assassinat du prince héritier par un haut personnage turc.

« La preuve qu'il ne s'est pas suicidé, c'est que, le matin même de sa mort, il avait télégraphié au ministre d'Amérique, M. Morgenthau, qui se trouvait à Sofia, pour lui donner rendez-vous dans cette ville le lendemain. »

« En effet, et c'est encore une autre preuve, la mort l'a arrêté la veille du jour où il comptait partir pour l'Europe. »

« Le prince héritier a été assassiné. Aucun doute ne subsiste là-dessus. Si Enver pacha n'est pas l'instigateur direct du crime, il a trépidé à coup sûr dans le complot, dans l'opinion générale des amis du malheureux prince, a été conçu et organisé à la légation allemande de Constantinople. Enver pacha en a cependant connu tous les détails et y a prêté tout son concours. En effet, Youssouf-Izeddine ne cessait de répéter : « Mon premier acte, quand je serai sultan, sera de faire fusiller Enver. » Ce dernier a tenu à devancer son ennemi. »

Kultur sur toute la ligne

Les Autrichiens extirpent le tchèque

Berne, 4 mars. — On mande de Prague que la direction des chemins de fer de Bohême, ayant constaté que ses employés faisaient usage de la langue tchèque dans le service, a menacé de punitions graves tous ceux qui n'emploieraient pas exclusivement l'allemand.

Les Allemands le polonais

Genève, 4 mars. — D'après le *Dziennik Slaski*, journal silésien, les autorités allemandes ont encore officiellement germanisé le mois dernier les noms polonais de diverses localités de Silésie. Ainsi les localités Gorne, Niewiadom, Doly et Sadow ont leurs noms changés en Charlotengrube, Lentzberg, Annagrube et Waldhoff.

A Varsovie, la *Deutsche Warschauer Zeitung* communique les ordres de la censure allemande applicables aux territoires occupés : les journaux et publications périodiques ne pourront être publiés qu'en allemand et avec l'autorisation du commandant en chef de l'armée. Il est interdit de recevoir des journaux étrangers. Toute contravention sera punie d'une amende de 12.000 marks ou de trois ans de prison pour les contrevenants qui ne pourront ou ne voudront pas payer les 12.000 marks.

Et les Turcs vendent des esclaves !

Athènes, 29 mars. — (Retardée en transmission.) — Le journal *Patris* apprend que des femmes, des jeunes filles et des enfants grecs sont vendus en Asie, sur les marchés de Koniah.

L'armée roumaine prête

Genève, 4 mars. — Les journaux allemands annoncent que la réorganisation de l'armée roumaine est terminée. L'armée comprend maintenant cent vingt régiments.

La crise du papier en Allemagne

Amsterdam 4 mars. — La *Gazette Populaire de Cologne* dit que la rareté du papier toujours croissante obligera les journaux allemands, à partir du 1^{er} avril à majorer le tarif des abonnements mensuels de 15 0/0 et, en beaucoup de cas, de 20 0/0.

La Belgique sous le joug

Nouvelles condamnations

Amsterdam, 4 mars. — L'*Echo Belge* publie une longue liste de condamnations prononcées par les conseils de guerre allemands en Belgique contre des personnes ayant aidé des Belges d'âge militaire à passer la frontière pour ne pas être inscrits sur le registre de recrutement allemand, et pour avoir exprimé des sentiments germanophobes.

Ces condamnations varient de dix mois à deux ans de prison.

On relève dans cette liste le nom de M. Alexandre Daune, condamné pour avoir caché des officiers russes qui s'étaient échappés de leur camp d'internement.

L'interdiction visant l'alcool EN ALLEMAGNE

Berne, 3 mars. — En raison des besoins de l'administration de la guerre, une ordonnance du chancelier en date du 29 février interdit d'une façon absolue, jusqu'à nouvel ordre, l'utilisation de l'alcool pour la fabrication des boissons. Les parfumeurs ne pourront employer que la moitié de la quantité utilisée par eux pendant l'année 1913-1914.

Communiqué italien

Rome, 4 mars. — Dans la vallée de Lagarina, nous avons repoussé de petites attaques ennemies autour de Mori.

L'action des deux artilleries a continué à être vive dans la zone de Gorizia ; la nôtre a obtenu de bons résultats sur les tranchées ennemies et sur des travailleurs à Podgora et à Sabadino.

L'artillerie ennemie nous a causé seulement des dommages très légers.

Signé : CADORNA.

Communiqués anglais

Front britannique occidental

Londres, 3 mars, 21 h. — Dans la soirée du 2 mars, près de la redoute de Hohenzollern, nous avons fait éclater cinq mines dont nous avons occupé les entonnoirs ; l'un d'eux formait le principal puits de mine des Allemands.

Nous avons repoussé une attaque de grenades. Aujourd'hui, l'artillerie a été très active dans ces parages, de part et d'autre.

Sur le canal d'Ypres-Comines, nous avons consolidé les positions reconquises hier, ainsi que deux cents yards environ de tranchées allemandes prises dans le même affaire.

Le nombre des prisonniers que nous avons faits s'élève maintenant à 254, dont 5 officiers.

Les États-Unis et la guerre sous-marine

Le bloc américain

Washington, 4 mars. — Le Sénat a repoussé par 68 voix contre 14 la motion Gore, et ce vote est qualifié de victoire éclatante du président, celui-ci ayant déclaré qu'il ne pouvait en aucun cas admettre une limitation des droits des citoyens américains, tandis que M. Gore demandait une loi recommandant aux Américains de ne pas s'embarquer sur des navires de commerce belligérants armés, ou le leur interdisant.

Cette victoire du président est un échec des intrigues allemandes qui tendaient à mettre la représentation nationale en désaccord avec le président. Or, les républicains se sont unis aux démocrates ; c'est pourquoi l'un d'eux déclare que le vote du Sénat est de la plus haute importance parce qu'il proclame devant l'univers entier que, sur toute question touchant les droits des citoyens américains, les États-Unis forment un bloc.

L'impression à Washington

Londres, 4 mars. — On mande de Washington aux journaux :

« Le vote qui a ajourné sine die la motion Gore ajourne du même coup toutes les motions conseillant une attitude moins belliqueuse à l'égard de l'Allemagne. »

« Dans les tribunes qui étaient pleines, on n'avait pas vu d'enthousiasme égal depuis la déclaration de guerre à l'Espagne. »

« Les partisans du président Wilson sont d'avis que le vote du Sénat entraînera celui de la Chambre, demain. »

Autour de Salonique

Réorganisation des Serbes

Athènes, 29 février. — (Retardée en transmission.) — On mande de Salonique que le général de Mondésir, aidé d'officiers français et serbes, étudie les moyens d'installer les troupes serbes venant de Corfou.

Bonne entente des Grecs et des Français

Athènes, 4 mars. — Un accord est intervenu entre les autorités militaires françaises et grecques pour la surveillance de la voie ferrée de Monastir à Salonique. Cette surveillance sera assurée par des détachements mixtes.

Les Allemands se défont des Bulgares

Athènes, 29 février. — (Retardée en transmission.) — On apprend de Monastir que les autorités militaires allemandes ne laissent nulle part les Bulgares tenir seuls garnison dans les villes de la vieille Serbie ; ils y ajoutent toujours des troupes allemandes.

Le torpillage de la "Provence"

Toulon, 4 mars. — La famille du lieutenant Bokanovski, député de la Seine, vient de recevoir de lui une lettre datée de Malte mardi dernier.

M. Bokanovski écrit que le torpillage de la *Provence* a eu lieu par un sous-marin que personne n'a aperçu et par un très beau temps. La *Provence* a coulé rapidement.

« Je me suis, dit-il, jeté à l'eau et, après une demi-heure, j'ai pu me hisser sur un radeau. Nous avons été recueillis le lendemain matin, vers neuf heures, par un chasseur français commandé par le lieutenant Noël, et ramené ensuite à Malte à bord d'un navire anglais, lundi dans l'après-midi. Nous levons été admirablement reçus. »

L'impôt sur le revenu QUELQUES PRECISIONS

La déclaration est-elle strictement obligatoire ? La loi dit : « Non, elle est facultative. » Certes, elle l'est, mais celui qui s'en dispense s'expose aux pires ennuis. Concluez.

Certains contribuables hésitent encore et nous questionnent sur ce qu'ils ont à déclarer. Telle recette est-elle ou non un revenu ? Telle dépense peut-elle ou non être déduite ?

Qu'on veuille bien noter que toute recette est un revenu, à moins qu'il ne s'agisse d'une générosité (donations, rentes bénévoles, étrennes, cadeaux, etc.) ou du remboursement d'un capital. Sont donc comprises dans le revenu toutes indemnités payées à certains fonctionnaires ou militaires et, bien entendu, la solde.

Aucune autre dépense ne peut être déduite que les frais généraux, les rentes obligatoires, les intérêts de dettes et les impôts. Sont encore déduites les pertes d'une entreprise industrielle ou commerciale.

Ne doit être déclaré que ce qui a été effectivement encaissé dans le courant de 1915, mais tout ce qui l'a été. Voici, au surplus, à ce sujet, une réponse faite par le ministre des finances à la question d'un sénateur s'enquérant au sujet des sommes qui, par le moratorium, n'ont pas été payées en 1914, mais seulement en 1915 :

L'impôt général porte chaque année sur les revenus réellement acquis au cours de l'année précédente. Dès lors, les recettes qui auraient dû normalement être encaissées en 1914, mais qui n'ont pu l'être qu'en 1915 par suite de circonstances quelconques, font partie des revenus à comprendre par les intéressés dans la déclaration produite pour l'établissement de l'impôt en 1916, de même que les revenus afférents à l'année 1915, dans le cas où ils n'auraient pu être effectivement réalisés que dans le courant d'une année ultérieure, entreraient seulement en compte dans la déclaration des revenus concernant ledite année.

L'« Œuvre » militaire

Le placement des réformés de la guerre

Par décret en date du 29 février, le ministre de la guerre a créé l'Office national de placement pour les mutilés et réformés de la guerre. Son siège est 95, quai d'Orsay. L'importance de cette création est énorme et le besoin s'en faisait absolument sentir. En en prenant l'initiative, le général Gallieni s'est assuré un titre de plus à la reconnaissance de l'armée et de la France. Mais, pour que cette œuvre pût porter tous ses fruits, il faudrait que le pays tout entier s'y associât.

D'après la note qui a été publiée dans l'*Officiel*, il semblerait que le placement des retraités et réformés sera limité aux offices dépendant du ministère du travail ; si telle est la conception réelle, elle est insuffisante et devrait être considérablement élargie.

Il y a une quantité de corporations utilisant un personnel nombreux qui n'ont avec le ministère du travail que des rapports fort intermittents et lointains. Combien d'industriels, dont les relations avec lui se bornent aux difficultés latilonnées soulevées par les inspecteurs ! Ils emploient cependant des milliers d'ouvriers et ils pourraient être des auxiliaires très utiles de l'Office de placement.

Il serait nécessaire, pour que l'institution nouvelle prit toute l'ampleur désirable et justifiait son titre, que tous ceux-là, tous ces chefs d'industrie, fussent tenus au courant de ses efforts ; il faudrait qu'ils fussent conviés à y rechercher leur personnel.

La loi a institué certains droits pécuniaires — qu'on leur dispute d'ailleurs assez fâcheusement — pour les impotents de la guerre. Mais le pays leur doit mieux que les quelques centaines de francs qui ne les préserveront même pas de la misère. Il leur doit d'assurer leur subsistance, à eux et à leur famille. Si l'Office national de placement répond à l'idée de son créateur, il permettra au pays d'acquiescer sa dette. Remercions le général Gallieni d'avoir posé le principe qui lui en donnera le moyen.

Mortimer-Mégret

P.-S. — L'*Œuvre* a plaidé la cause des engagés spéciaux auxquels on refuse la solde et qui ne touchent que l'indemnité journalière de 2 fr. 50. Nous avons le plaisir

de leur annoncer que satisfaction nous est donnée : un projet de décret va être soumis à la signature du président de la République, cumulant les 0 fr. 25 de solde avec les 2 fr. 50. Ce décret aura un effet rétroactif depuis le 1^{er} janvier dernier.

Réponses

V. S. Mexico. — Vous faites erreur, cette latitude n'existe pas.

D. C. A. 93. — C'est une analyse complète de la loi sur les pensions que vous nous demandez. Il est impossible de la faire sous forme de réponses.

R. Bertrand, 12. — 1^o Non. Position définitive. — 2^o Non.

Un abonné. — Le maintien des galons dépend des chefs de corps.

Jihel. — Nous ne connaissons pas cette circulaire.

Aviation Chantenay. — Voir directeur de l'aéronautique.

A. F. (Auto). — 1^o C'est inexact.

H. J. 17. — Il faut faire une fiche de spécialiste et la transmettre par la voie hiérarchique.

P. P. 205, classe 16. — Il y a un projet de loi déposé qui n'est pas voté.

Auxiliaire 3015. — Faites une déclaration au ministre de la guerre, par voie hiérarchique en expliquant votre cas.

A. M. F. H. — Aucun droit particulier.

Hanno-Nimes. — Vous êtes réformé pour sept mois encore. Vous n'avez droit à aucune allocation, sauf des secours si vous en avez besoin, que vous pouvez demander au ministre.

G. B. 47. — Vous n'êtes plus que père de trois enfants.

P. L. R. — Il peut faire sa demande de réintégration. Le ministre lui fera subir une visite s'il juge qu'il peut être donné suite.

A. T. 1904-87. — Cette visite peut avoir les conséquences suivantes : 1^o Maintien de la réforme temporaire pendant sept mois. — 2^o Réforme n^o 2 ou n^o 1 s'il y a aggravation. — 3^o Auxiliaire. — 4^o Service armé. Il est impossible de préjuger de la commission des médecins.

M. A. — Faites une fiche de spécialiste. On doit la transmettre.

Qui a lu l'Œuvre aujourd'hui la tira demain

Les idées qui passent..

L'importance de Verdun

M. Henry Bérenger (*Paris-Midi*) reproche à certains stratèges en chambre de vouloir prouver que Verdun ne comporte aucune importance militaire. Il faut, dit-il, en substance, regarder le réel en face, ne point se satisfaire d'un optimisme insincère, et comprendre tout le sérieux de la situation. Ceux qui étudient la carte de France doivent apercevoir « pourquoi le général Pétain ne veut à aucun prix entasser dans le camp retranché de Verdun ni trop de canons, ni trop de munitions, ni trop de régiments » :

Sans doute, si nous avions repris cette dangereuse « hémié de Saint-Mihiel » que nous avons eu le tort de laisser se perpétuer aux flancs de la France envahie, nous serions aujourd'hui plus à notre aise pour défendre ce qui nous reste de la rive droite de la Meuse.

Mais elle existe toujours, la hémié de Saint-Mihiel jusqu'à Chauvoncourt, et ils existent toujours, de l'autre côté du saillant de Verdun, ces retranchements boches sur Malancourt et Avocourt, qui tiennent sous leur feu nos ravitaillements par la grande ligne de Paris-Clermont-Verdun !

Les causes de l'attaque

De M. René d'Aral (*Gaulois*) :

La nouvelle et formidable ruse que les Allemands entreprennent en ce moment contre Verdun ne doit ni nous surprendre ni nous inquiéter. Elle ne doit pas nous surprendre parce qu'elle répond, comme nous l'écrivions il y a trois jours, à la nécessité pour nos adversaires d'obtenir coûte que coûte un résultat décisif d'ici le 15 mars, date de la rentrée du Reichstag.

Le problème de la crise intérieure se pose, en effet, quoi qu'on dise, avec une gravité à laquelle jusqu'ici nous refusions de croire, mais que la simple lecture des journaux de Berlin nous dévoile assez clairement pour que nous n'en puissions plus douter. La multiplicité des impôts dont le gouvernement se dispose à frapper les contribuables, la cherté croissante des aliments de première nécessité et leur rareté posent devant le gouvernement des problèmes qui ne peuvent se résoudre que par la nouvelle d'une victoire et expliquent le furieux effort des troupes du kaiser.

Ea crise de l'essence

M. J.-H. Rosny aîné (*Journal*) demande que les non-combattants, au lieu de discuter, de palabrer, agissent. Il ne doit plus y avoir d'oisifs en France. Tout le monde peut contribuer modestement à l'œuvre commune :

Dans chaque coin du territoire, je voudrais qu'il se formât des associations actives, soit pour venir en aide aux industries utiles à la guerre, soit pour préparer des industries qui pourraient devenir nécessaires. Donnons un exemple : la crise de l'essence. Jusqu'à présent, nos avions et nos automobiles militaires ont eu des provisions suffisantes. Mais peut-on être sûr qu'il en sera toujours ainsi ? Songez à la fièvre propagande des Germano-Américains ! J'ai, sur ma table, des documents qui me montrent de près les efforts que font nos ennemis aux États-Unis. Il y a des appels au peuple américain, au président Wilson, au Sénat. Certains remplissent des pages de grands journaux ; ils sont suivis d'innombrables signatures. Tout cela n'est qu'un aspect d'une inlassable campagne. Elle échouera probablement. Tout

de même, si elle réussissait ? La sage prévoyance n'exige-t-elle pas que le gouvernement et aussi des particuliers se préoccupent de préparer un programme pour la fabrication d'un succédané de l'essence ?

Poète boche

M. Henri Albert (*Mercury de France*) nous fait connaître la dernière éducation due au fameux poète allemand Richard Dehmel, lequel avant la guerre était socialiste, antimilitariste, l'ami des Français, l'ami de l'humanité et l'ami de Romain Rolland.

Ce Dehmel a pris récemment la parole à une réunion du *Valeriansdank* à Berlin. Il y a prononcé ces mots :

Notre victoire ne nous conduira pas à la mort, mais bien à la vie éternelle, pour autant qu'elle est possible sur cette terre. Nous savons ce que signifie cette guerre mondiale, nous le savons plus clairement, plus intimement qu'aucune autre nation : l'Allemagne donne maintenant au monde un exemple durable d'une formidable force de volonté. C'est pourquoi nous devons tenir bon ; et cela non pour tant et tant de milliards de marks, de kilomètres carrés de territoire, ou de millions d'habitants. Même si nous arriions à souffrir durant quelques dizaines d'années de nos victoires, qu'importe ? Notre exemple démontrera jusqu'aux générations futures, il révélera sans cesse une nouvelle force de volonté, il exaltera toute force créatrice, il accroîtra toute force d'action ayant un but élevé, non seulement dans notre propre patrie, mais dans l'humanité entière — jusqu'à ce que enfin elle soit libre pour le troisième royaume du salut, dont rêvent les apôtres de la paix, et qui en réalité s'appellera : la Ligue des Etats européens sous la protection de l'esprit allemand.

Ea crise du papier

La *Gazette de Cologne* annonce la création d'un office central autrichien pour le papier de journal. Les directeurs de journaux et les fabricants de papier y sont représentés. Un des premiers actes de l'office a été de fixer le nombre de pages qu'auraient désormais les journaux. Les annonces ne devront occuper que la moitié de l'espace qui leur était réservé en mars 1914.

Une réglementation pareille ne va-t-elle pas devenir nécessaire en France ?

Déjà les directeurs des journaux parisiens, comme l'*Œuvre* en avait démontré l'urgence nécessaire, ont pris l'engagement de réduire à quatre le nombre de leurs pages, à partir du 1^{er} avril.

Mais ne sera-t-il pas trop tard ?

Le cri du cœur

Du *Cri de Paris*, ce joli mot d'un mercanti :

C'est un gros fournisseur qui l'a prononcé, un de ceux qui sont en train d'échafauder une belle fortune, d'ailleurs fort honnêtement en se mettant en quatre, en huit, en dix, afin de procurer à nos soldats tout ce dont ils ont besoin pour vaincre.

Un de ses amis, admirant son activité vraiment fébrile, lui disait :

— Vous vous surmenez. On croirait que vous avez le monde à conquérir. Pas une minute de repos, pas un instant de calme !

— Dame ! répliqua le fournisseur, cette guerre ne durera peut-être pas toujours.

En quête d'un logement séquestré

Les réfugiés des régions envahies, qui errent dans la capitale sans domicile fixe, éprouvent une grande joie, le 15 février dernier, et sentent, en leur cœur, renaître l'espérance. Ils venaient de lire dans les journaux que M. Ceccaldi, ému par leur triste sort, interpellait le jour même le gouvernement sur la non-application de la loi du 5 août 1914, ordonnant d'affecter au logement des réfugiés les immeubles appartenant à des sujets austro-boches et mis sous séquestre.

« Enfin ! s'écrièrent les pauvres diables, chassés de leurs foyers, il y a donc un député qui s'intéresse à nous. » Et, le lendemain, ils parcoururent avidement les feuilles publiques pour savoir comment s'était terminée l'interpellation Ceccaldi.

Ils apprirent que leur protecteur avait renoncé à son projet mais parce qu'avant l'ouverture de la séance, le ministre de l'intérieur s'était empressé de lui donner pleine satisfaction.

« En dehors des allocations et des secours accordés aux réfugiés, avait énergiquement déclaré M. Malvy, nous leur attribuerons le plus grand nombre d'immeubles possible. Nous prendrons toutes les mesures nécessaires pour atténuer, autant qu'il sera en notre pouvoir, leur pénible situation. »

Les réfugiés se montrèrent ravis : « A la bonne heure, pensèrent-ils, voilà qui est parler ; ce ministre est un homme de cœur. »

Et ils attendirent, pleins d'espoir, que le gouvernement mit à leur disposition les immeubles convoités, se voyant déjà, en rêve, installés dans des appartements pourvus de tout le confort moderne.

Certains d'entre eux cependant, fatigués de s'abriter dans des taudis, jugèrent bon de ne pas trop attendre et de se renseigner sur la marche à suivre pour obtenir satisfaction.

L'un de ces réfugiés, M. Z..., se montra particulièrement actif et il nous faisait, hier, le récit de ses démarches.

Il se rendit tout d'abord au comité franco-belge de la rue Louis-le-Grand. On lui répondit qu'on ne savait pas ce qu'il voulait dire. Au comité du Nord, rue de Dunkerque, même réponse.

« Il faut s'adresser aux autorités, » se dit le réfugié, et il alla voir M. Bouteiller, commissaire divisionnaire du deuxième district.

Ce magistrat se montra pitoyable et bienveillant :

« C'est honteux ! s'écria-t-il, quand on pense qu'il y a de magnifiques immeubles inoccupés et que des gens éprouvés, comme vous l'avez été, sont en quête d'un domicile. Oui, c'est honteux ! et je vous conseille de ne pas en rester là. Ecrivez donc au préfet de police, il n'est pas mauvais qu'il sache ces choses-là. Car moi, je n'y peux rien, vous devez bien le supposer. »

M. Z... écrivit au préfet, attendit pendant dix jours sa réponse et, ne recevant rien, se rendit directement à la préfecture. Un employé lui dit : « Nous ne demandons pas mieux que de vous loger, mais trouvez vous-même le logement. » Le réfugié en cita plusieurs qu'il connaissait. L'employé fouilla dans des dossiers, puis déclara :

« Ces appartements sont, en effet, sous séquestre, mais, les propriétaires ayant mis opposition, nous ne pouvons en disposer. Cherchez-en d'autres. »

Après réflexion, notre réfugié pensa que, dans ces conditions, le mieux était d'aller voir directement un gérant d'immeubles.

Il fut reçu comme un chien dans un jeu de quilles.

— Alors, allons voir un séquestre, se dit-il.

Visite à M. Navarre, liquidateur judiciaire et homme de bien qui, plein d'aménité, répondit qu'il mettrait à la disposition des réfugiés tous les immeubles dont il était le séquestre, mais à la condition qu'on lui donnât des ordres. M. Z... était consterné. Il commençait même à « fumer », si j'ose dire.

— Voilà, s'écria-t-il, comment nos députés sont écoulés ; ils se mettent en quatre pour nous et on les berne avec des mots. Je vais aller voir Ceccaldi.

Et il alla chez le député de l'Aisne qui ne put le recevoir.

— Bien, je vais lui écrire, hurla le réfugié exaspéré.

Et il écrivit à M. Ceccaldi.

Une semaine s'écoula sans réponse et M. Z... écumait déjà, lorsque hier il reçut enfin la lettre attendue. Elle disait : « J'ai saisi le préfet de police à qui il appartient de prendre la décision. Comptez sur mon concours à ce sujet. »

M. Z... se remet à espérer.

Maxime Serpelle

1^{re} Marque Française

CRÈME SIMON

Unique pour la toilette

La crue de la Seine

La décroissance des eaux de la Seine s'est encore accentuée hier dans de notables proportions ; dans la traversée de Paris, le fleuve commença à découvrir, en se retirant, les berges, qui transparaissaient déjà au travers d'une couche d'eau très légère. Au reste, les écluses, en amont de la Seine, accusent une baisse de 70 centimètres en moyenne, de 28 dans le parcours du fleuve dans Paris, ainsi qu'en aval. Cependant, la persistance du mauvais temps et les prévisions météorologiques, si elles se réalisent, font craindre un retour offensif des eaux, retour qui, s'il empêche de se relâcher dans les mesures de précaution prises, ne donne presque aucune crainte de crue désormais sérieuse.

Voici les cotes publiées hier par les services hydrographiques :

- Yonne. — La Châlette, 2 m. 15 (baisse 0 m. 15).
 Haute-Seine. — Pont de Seine, à Montreuil, 2 m. 75 (baisse 0 m. 18). Ecluse de Varennes, 4 m. 05 (baisse 0 m. 31). Pont de Melun, 3 m. 50 (baisse 0 m. 18). Pont de Corbeil, 2 m. 79 (baisse 0 m. 11). Ecluse de Port-à-l'Anglais, 6 m. 65 (baisse 0 m. 62).
 Marne. — Ecluse de Cumières, 2 m. 78 (baisse 0 m. 59). Ecluse de Chalifert, 2 m. 15 (baisse 1 m. 10). Ecluse de Joinville-le-Pont, 2 m. 90 (baisse 1 m. 01). Ecluse de Charenton, 4 m. 69 (baisse 0 m. 61).
 Basse-Seine. — Pont d'Austerlitz, 4 m. 10 (baisse 0 m. 33). Pont de la Tournelle, 4 mètres 05 (baisse 0 m. 23). Pont Royal, 5 m. 12 (baisse 0 m. 30). Ecluse de Suresnes, 7 m. 98 (baisse 0 m. 56). Barrage de Bezons, 4 m. 90 (baisse 0 m. 26). Barrage de Montles, 5 m. 75 (baisse 0 m. 38). Ecluse de Méricourt, 7 mètres 33 (baisse 0 m. 30).

RÉPONSES

QUESTIONS DIVERSES

L. D. — Si le taux du loyer est de nature à faire bénéficier le locataire du moratorium le juge de paix ne peut rien. Mais si vraiment l'appartement n'est pas occupé par le locataire, remisez les meubles quelque part et louez-le. Ce n'est pas légal mais ce n'est pas inhumain. Il y a si peu de légalité, en ce moment.

M. C. Billancourt. — Vous pouvez résister à la demande d'expulsion et faire fixer l'indemnité par le juge.

A. G. Rueil. — Vous pouvez vous adresser au ministère de la guerre (service des pensions).

F. W. Bon Rouge. — Vous bénéficiez du moratorium pour votre loyer.

E. N. Vitré. — Ce que vous payez à votre associé est considéré comme rente servie à

titre obligatoire et doit donc être déduit par vous de votre revenu dans votre déclaration.

Fidèle lectrice. — Toutes les indemnités sont des ressources donc comprises dans le revenu.

Notez ceci :

A la conférence de Foi et Vie qui aura lieu aujourd'hui dimanche 5 mars, à cinq heures, salle de l'Horticulture, 84, rue de Grenelle, M. Steed, directeur de la politique étrangère du Times, parlera de « l'effort anglais ».

LES SPECTACLES

Aujourd'hui dimanche 5 mars, à trois heures précises, au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, 21^e Maline Nationale avec les concours de : Mlle Jeanne Bourdon, de l'Opéra ; M. de Max, de la Comédie-Française ; Mme Guiraud-Cain, de l'Opéra-Comique ; M. André Bokking, M. Henri Rabaud et de l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire.

Cet après-midi :

OPÉRA. — 2 h. 30. — OEdipe à Colone (acte III), Théodora (acte II), Le Cid (acte II).
 OPÉRA-FRANÇAIS. — 1 h. 30. — Bérénice, Tartuffe.
 OPÉRA-COMIQUE. — La Traviata, Le Tambour, La Charmante Rosalie.
 ONJON. — Le Bourgeois gentilhomme.
 VAUDEVILLE. — Porte-Saint-Martin, Variétés, Gymnase, Palais-Royal, Renaissance, Gaité, Ambigu, Châtelet, Apollo, Antoine, Th. Réjane, Bouffes-Parisiens, Cluny, Déjazet, Folies-Bergère, Olympia, Nouveau-Cirque : même spectacle que le soir.

Ce soir :

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 7 h. 45. — Mlle de Belle-Isle.
 OPÉRA-COMIQUE. — 8 h. — Werther.
 ONJON. — 8 h. — Le Secret de Polichinelle.
 TH. SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 30. — Le Cœurneuau.
 GAITÉ. — 8 h. 30. — Coralie et Cie.
 GYMNASE. — 8 h. 45. — Les Deux Vestales.
 PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. — Le Poilu, etc.
 VARIÉTÉS. — 8 h. 30. — Depuis six mois, l'Impromptu du Paquetage, La Bonne Intention.
 PORTE-SAINT-MARTIN. — 7 h. 45. — Anna Karénine.
 RENAISSANCE. — 8 h. 15. — La Puce à l'oreille.
 TH. RÉJANE. — 8 h. 30. — Madame Sans-Gêne.
 CHATELET. — 7 h. 55. — Les exploits d'une petite Française.
 BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 15. — Kil.
 NOUVEAU-AMBIGU. — 8 h. 30. — Ma Tante d'Honfleur.
 GYMNASE. — 8 h. 45. — Maître Nénuphar, Si jamais je le pince.
 TH. ANTOINE. — 8 h. 45. — Nono, etc.
 THÉÂTRE LYRIQUE. — 8 h. 15. — Le Songe d'une Nuit d'Élé.
 FOLIES-BERGÈRE. — 8 h. 30. — Jusqu'au bout.
 OLYMPIA. — 8 h. 30. — Attractions.
 CONCERT MAYOL. — 8 h. 30. — Gala Antoine.
 MONCEY. — 8 h. — Si j'étais Roi.
 ALHAMBRA. — 8 h. 30. — Attractions.
 CIGALES. — 8 h. 15. — Paris aux Quinquets ! revue.
 IMPÉRIAL. — 8 h. 15. — Un Boxeur, Pour une Baguette.
 DÉJAZET. — 8 h. 30. — Les Fiancés de Rosalie.
 GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. — L'Homme qui fut aimé, l'Expérience du docteur Lourde.
 SCALA. — 8 h. 30. — Hardi, les bleus !
 CIGALE. — 8 h. 15. — L'Enfant des Revues.
 ÉLDORADO. — 8 h. 15. — La Crève.
 BA-TA-CLAN. — 8 h. 30. — La Dame du Commissaire.
 EUROPEEN. — 8 h. 30. — Pan ! sur les K...boches, revue.
 DEUX-MÂCHES. — 8 h. 30. — A la Monnaie.
 GAITÉ-ROUCHOUART. — Quand la cloche sonnera !
 EMPIRE, CASINO DE PARIS et NOUVEAU-CIRQUE, à 8 h. 30. — Attractions.
 OMNIA-PATHÉ. — Spectacle varié de 2 à 11 h.
 ARTISTIC-CINEMA PATHÉ. — 8 h. 30. — Matinées jeudi, dimanche, 2 h. 30.

PILULES FOSTER

Sans rivales pour : douleurs dans le dos et les membres, courbature, rhumatisme, sciatique, faiblesse des reins et de la vessie, calculs et troubles urinaires, hydropisie, empoisonnement du sang par l'acide urique, etc.

DANS TOUTES LES PHARMACIES ET PAR POSTE
 H. BINAC, pharmacien, 25, r. St-Ferdinand, Paris.
 3 fr. 60 la boîte ; 6 pour 48 fr.

MILITAIRE réformé, père de famille, cherche gérance de domaine pour refaire sa santé. Références absolument sérieuses. S'adresser aux bureaux de l'Œuvre. Urgent.

FEMME de militaire réformé et malade, cherche leçons français, anglais, dessin, peinture, musique. Est diplômée brevet supérieur. Excellentes références. S'adresser aux bureaux de l'Œuvre.

URODONAL

tamise et lave le sang

L'URODONAL est utile à tous.
 Une saignée urique ne peut que faire du bien en nettoyant tout l'organisme.

L'URODONAL dissout l'acide urique

Élimine l'urée Stimule l'activité rénale. Expulse les calculs Évite la pierre.

L'URODONAL nettoie le sang et le purifie des résidus de désassimilation et des toxines qui l'empoisonnent, ne laissant sur le filtre renal, que les bons globules rouges, cet or du rein.

MESTRE & BLATGÉ

46, Avenue de la Grande-Armée PARIS

Tous LAINE LUX

ARTICLES Indispensables SOLDATS

CEINTURES tricot laine... 1 75 à 3 90
 CHAUSSETTES laine... 1 75 à 3 75
 CHANDAILS laine... 10 50 à 28
 PASSES MONTAGNES... 3 95 à 6 50
 LAINE à tricoter marine bleue et noire... le kilo. 13 50

EXIGEZ PARTOUT LE LION NOIR

CIRAGE - CRÈME

La Grande MARQUE FRANÇAISE
 Fernand George 91 Grande Rue MONTROUGE

Le gérant : ANTOINE KLEYNTJENS
 Imprimerie WELHOFF et ROGEE
 16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

Salles de vente des Magasins généraux de la Rive-Gauche, Bd Saint-Germain, 405 à 411. Magnifiques affaires à traiter en mobiliers neufs, simples ou luxueux, Objets d'art, Glaces, Lustres, petits meubles de style, Tableaux de maîtres, Salons, Bronzes, Marbres, etc., vendus à l'amiable à moitié et au tiers de leur valeur. Ouvert de 9 heures à midi et de 1 h. 1/2 à 5 h. Bons de la Défense reçus au pair en paiement. Bulletin général français sur demande.

AU PRINTEMPS

LUNDI 6 MARS

Exposition Générale

DES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON

FEUILLETON DE L'ŒUVRE du dimanche 5 mars 1916

Les Mystères de Corneville

ou L'ESPION MALGRÉ LUI

Roman inédit

PAR JEAN DRAULT

III LES FENÊTRES QUI PARLENT

« Burgenstaub va descendre ! pensais-je, rassuré. »
 Mais soudain, mes jambes flageolèrent. Je fus obligé de m'appuyer contre un réverbère pour ne pas tomber. A travers les persiennes de la chambre à coucher d'Hélène, venait de filtrer brusquement une lueur qui éclairait définitivement ma situation personnelle, hélas ! J'étais mon chapeau et essayai mon front en sueur. Je fus sur le point de bondir sur la sonnette de l'immeuble d'en face. Je voulais monter chez elle, étrangler le Burgenstaub et l'insulter, elle ; la battre, peut-être !

« De quel droit pénétrer chez elle la nuit ? me dis-je. Et puis, si ce n'était

point Burgenstaub qui était entré dans l'immeuble, mais un locataire de la maison ! Si, tout bonnement, je l'avais trouvée en train de se coucher toute seule, bien sagement. Quel ridicule !

« J'attendis une heure. Le dé clic de la porte d'Hélène se fit entendre à mes oreilles. Je m'avançai, haletant. Burgenstaub sortit, alluma un cigare tranquillement et s'éloigna. Il me semblait qu'il m'avait lancé un regard d'ironique mépris. Ce jour-là, pour la première fois de ma vie, je me sentis de taille à tuer un homme avec mes poings. Je m'éloignai, le cœur endolori, l'être entier anéanti, brisé comme si je survivais à un cataclysme. Des lèbres, je murmurai : « Bah ! c'est ma première aventure, à moi qui rêvais, à vingt ans, voyages, guerre, roman d'amour. Voilà mon voyage à Cythère terminé et le mot « fin » vient d'être écrit par Burgenstaub à mon roman d'amour. A mon âge, on ne rattrape pas ce que l'on a raté à vingt ans. Bonne nuit, Hélène ! Adieu ! »

« Ma résolution était bien prise. Mais qu'il me fut dur de la tenir ! Ma vie extérieure était toute changée, alors que dans ma vie intérieure j'étais assassiné de questions sur la tristesse qui m'envahissait.

« Tu n'es pas malade, au moins ? me demandait Marthe.

« Huit jours après, ma femme me disait :

« Tu t'absentes moins, depuis une semaine ! Tu restes à la maison ! Tu vas tomber malade ! Sors ! Va te promener.

« J'obéis. J'allai au bois faire de longues randonnées.

« Un autre jour, elle me dit : « Quand tu iras à ton cercle, dépose donc chez cette modiste deux plumes qu'elle pourra utiliser pour un chapeau de Marthe. Elle est au courant. »

« Ah non ! m'écriai-je. « Ma femme et mes deux filles me regardèrent comme si j'avais perdu la raison. »

« Papa, me dit Marthe un peu sévèrement, tu n'es pas complaisant ! « Décidément ! fit ma femme, tu as quelque chose. Souffres-tu du foie ? A ton âge, quelquefois, le cœur... »

« J'irai ! fis-je radouci. Le cœur n'a rien. Seulement, n'est-ce pas, j'ai mes placements à surveiller... Le caoutchouc est en baisse... Enfin quoi, j'ai des affaires ! des préoccupations !... »

« Des affaires bien intermittentes ! me lança ma femme dans les yeux de laquelle je lus un soupçon. Je me demandai un peu ce qui peut bien l'attirer dans ce bois, depuis huit jours... Vas-y deux heures, bien ! Mais tout négiger pour cela, ne plus aller dans Paris, c'est étrange ! »

« Note, mon ami, que c'était du jour où je cessais de voir Hélène qu'on s'ingéniait de l'irrégularité de ma vie ! Le destin est aveugle. Ma femme était comme le destin ! »

« Ce jour-là, j'emportai dans une petite boîte les plumes destinées au chapeau de Marthe, et je les fis porter à Hélène par le chasseur du cercle sans même y joindre une lettre.

« Au cercle, je fréquentai peu de monde. Il y a des fêtes qui me déplaient. Le seul ami sûr que j'y possédais, c'est le colonel d'artillerie en retraite Pénisson

avec qui je t'ai fait déjeuner, lors d'un de tes derniers voyages à Paris. C'est lui qui m'a introduit dans ce milieu pour que nous ayons l'occasion de nous rencontrer journalièrement l'un et l'autre.

« Que devenez-vous ? me dit-il, ce jour-là, en m'apercevant. Il y a des jours qu'on ne vous a vu. Vous n'avez pas été malade ? »

« Oh non ! Je deviens casanier ! « Il ne le faut pas !... Sortant de la vie active des affaires, si vous vous laissez envahir par l'oisiveté, la graisse et l'ennui, vous êtes fichu. Pourrait vous avez un peu maigri ! »

« Vous trouvez ? « Oui ! Vous semblez plus jeune, plus allant ! On vous donnerait quarante ans ! Vous aviez un petit commencement de ventre qui commence à tomber. Vous avez le cou un peu court ; il faut vous remuer, venir ici tous les jours, à pied aller et retour.

« Oh ! je marche beaucoup, depuis quelque temps ! fis-je avec amertume. « Avez-vous lu les journaux d'aujourd'hui ? »

« Non. « Ça se gâte, du côté de l'Autriche et de l'Allemagne... Il faut suivre les événements, croyez-moi... ça va tout à fait mal. L'espionnage allemand redouble de vigueur et d'audace. Et à Paris nous sommes pourris d'Allemands ! On en voit partout ! »

« Ah ! ça, vous pouvez le dire ! fis-je avec une conviction des plus chaleureuses. Et tenez, justement, il y a un certain Burgenstaub, chemisier, 10 ter, rue de la Paix, de chez qui j'ai vu sortir l'ambassadeur d'Allemagne, il y a quelques semaines.

« Burgenstaub ! Burgenstaub ! s'écria le colonel Pénisson. Attendez donc ! j'ai entendu prononcer ce nom-là ! En ! parbleu ! c'est mon ami Fontan qui m'en a parlé.

« Fontan ? « Oui, un commandant du 2^e bureau.

« Le bureau du contre-espionnage ? « Justement. « Ce Burgenstaub serait un espion ? »

« Un suspect d'espionnage, tout au moins. Il évolue entre le quartier d'Hauteville, ce centre d'espionnage où l'espion allemand s'appelle commissaire en marchandises, et le quartier de l'Opéra, où des oreilles boches écoutent les bavardages des dames du Faubourg, de la politique, de la diplomatie chez les couturiers et les modistes. Les femmes de théâtre aussi apportent là assez innocemment quelques renseignements utiles. Elles sont maîtresses d'officiers, de ministres, de hauts fonctionnaires. Burgenstaub, comme beaucoup d'Allemands de Paris, a des fonds dans des maisons de couture, de modes. Autant de postes d'écoute !... Pour l'Allemand, le commerce est stratégique.

« Ne serait-il pas justement l'ami d'une modiste ? laissai-je échapper.

« Vous sauriez quelque chose à ce sujet ? Oui ? A votre air, je vois que vous avez un tuyau ! Comment avez-vous appris cela ?... »

« A Paris, on sait des choses, vous savez, on ne se rappelle plus comment on les a apprises ! »

(La suite à demain.)